



La fin de Paul.

Trois ans après! Dans une misérable chambrette d'un quartier éloigné d'Anvers, une femme cousait activement. Une fillette dormait paisiblement sur une paillasse. D'un clocher voisin, douze coups retentirent.

— Minuit! murmura la mère. Non, je ne puis encore songer à me reposer. Il faut que cela soit fini. Elle souffla sur ses doigts raidis, car il faisait froid dans ce taudis. Quoiqu' il-y eût du gel, et que le vent passât par les fentes du toit, il n'y avait pas de feu dans la pièce.

C'était Julienne Fortin, jadis la fermière Ménard, qui travaillait ici, à cette heure de nuit. Lorsque Paul était sorti de prison, il avait promis de s'amender, et lui avait demandé de venir à Anvers, où il avait trouvé du travail au port.

Et la fidèle épouse était partie immédiatement. Hélas, la vie de Ménard ne changea pas longtemps. Il est si difficile de sortir des griffes de cette funeste passion. Julienne s'employa à laver et à coudre, car Paul errait des journées entières, sans travailler.

La femme entendit un bruit de pas dans l'escalier. Elle saisit vivement la bougie, fichée dans une bouteille, ouvrit la porte et éclaira l'arrivant.

Paul entra en chancelant, car il était ivre, à nouveau. Il jeta sa casquette dans un coin et se laissa tomber sur une chaise.

— Y a-t-il de l'argent? demanda l'homme.

— Non, Paul, vois donc comme je travaille pour avoir fini.

— Et Emilie? il désigna l'enfant. . . la malheureuse enfant qui devait mendier pour satisfaire la passion du père.

— Je l'ai gardée à la maison aujourd'hui. Elle n'a pour ainsi dire plus de vêtements et il faisait si froid, dit Julienne craintivement.

L'indigne père jura, et frappa la table du poing.

— Ah, tu l'as gardée ici contre ma volonté, dit-il d'une voix enrouée.

Il se dirigea en chancelant vers la paillasse. Pareille à un ange, l'enfant dormait. . . mais une rude main, la main de son père, vint interrompre ce doux repos. . .

— Réveille-toi ! s'écria le bourreau.

Mais l'amour maternel s'éveilla dans le cœur de Julienne. Indignée, elle se leva. . . elle était forte à présent, la faible femme.

— Arrête, lâche, laisse-la dormir. Ta propre enfant ! s'écria-t-elle.

L'ivrogne se retourna, saisit sa femme à bras le corps et la jeta dans un coin.

— Voilà ! dit-il, quant à toi, petite paresseuse, lève-toi. Réponds ! pourquoi es-tu restée à la maison ?

La petite, effrayée, se redressa. L'expression de repos avait pris fait place à la crainte. Elle n'avait plus sommeil. . . ses prunelles bleues regardaient anxieusement le père dénaturé.

— Paul, ne la frappe pas. Elle voulait sortir, mais je le lui ai défendu, dit Julienne, s'avançant. Ah, comme tu es cruel, dit-elle encore, en voyant que le misérable secouait rudement la petite. Emilie ne pleurait pas. . . elle n'osait. . .

— Père, je sortirai. . . de suite. . . dit-elle d'une petite voix tremblante.

— Lâche-la, ordonna Julienne en s'interposant, Frappe-moi, c'est moi la coupable.

— Oh, il en aura aussi pour toi ! et le monstre se jeta sur sa femme, la frappa des pieds et des poings. . .

Emilie se réfugia dans le coin le plus éloigné.

— Mère, cria-t-elle, petite mère. . . Père, c'est moi qui l'ai fait. Ne la frappe pas.

L'ivrogne se retourna vers sa fille. Mais à ce moment la porte s'ouvrit. Un homme de grande taille, un ouvrier des bassins, entra précipitamment.

— Bourreau, misérable, tu devrais mourir de honte. . . s'écria-t-il, furieux. Si tu veux te battre, me voici ! Frapper une femme et un enfant, fi ! Et saisissant Paul de ses poings énormes, il le tira hors de la chambre, de là dans l'escalier, et le jeta finalement à la rue.

— Rentre, si tu l'oses !

Paul ne rentra que le lendemain matin. Immédiatement il envoya mendier la petite Emilie.

C'était là la vie de Julienne. Et pourtant elle ne se plaignait pas à ses parents. Ceux-ci étaient sans armes. . . Ils ne pouvaient venir prendre leur fille. Paul voulait que sa femme fut près de lui. Et à quoi cela eut servi d'envoyer de l'argent? L'ivrogne s'en serait emparé pour boire.

Dans ses haillons, Emilie stationnait au coin des rues.

— Bah! quelle vilaine petite mendiante, disait parfois une belle dame, sans savoir combien elle était cruelle.

Sans argent, la petite n'osait pas rentrer. Et parfois il était fort tard lorsqu'elle gravissait l'escalier.

Une fois, la mère voulut s'enfuir, pour sa fillette. Mais le misérable s'en aperçut et resta chez lui. Il fit chercher du genièvre, but à la maison, et verrouilla la porte en s'en allant. Non, il lui fallait sa femme et son enfant. C'étaient elles qui lui procuraient de l'argent.

Par moments, Ménard semblait avoir du remords. Il travaillait une couple de jours. . . rapportait de l'argent. . . mais hélas! il retombait bientôt dans ses funestes emportements.

Son visage commençait à devenir repoussant. Ses traits étaient abrutis, ses yeux n'avaient plus la moindre expression. Parfois, il souffrait de l'estomac. Et, plus que jamais, sa femme et son enfant devaient subir ses caprices et ses colères irraisonnées et bestiales.

Un soir, la délivrance vint. . . mais quelle terrible délivrance!

Il y avait un brouillard opaque. . . Paul avait passé des heures à l'auberge et il était ivre. Il voulut se rendre à la maison. . . il parcourait les quais en chancelant. . . Un faux pas. . . le bruit de la chute d'un corps dans l'eau. . . un cri sauvage. . . ç'avait été un cri de mort! Le malheureux se noya dans un bassin.

Ses braves parents reposaient dans le cimetière de leur village, entourés de parents et d'amis. Et lorsque quelqu'un désignait leur sépulture, il disait: ce sont d'honnêtes gens qui dorment là.

Mais le fils fut repêché, quelques jours après l'accident, par des gens rudes et indifférents, qui s'entretinrent en riant de la „charogne" tout en la transportant vers la morgue.

L'on raconta à Julienne que l'on avait repêché un cadavre.

La pauvre femme confia son enfant à une voisine et se rendit à l'endroit où se trouvait le noyé. Elle s'y rendit en tremblant de tous ses membres.

— Paul, Paul! s'écria-t-elle, en sanglotant. Et elle s'adressa au surveillant: Monsieur, oui, c'est le corps de mon mari... Paul, Paul, dire que nous aurions pu être si heureux. Paul, je te pardonne tout... C'est la fin...

Le surveillant dut la soutenir.

— Je vous conduira dehors, fit-il, ému par cette douleur sincère.

Elle ne voyait pas le visage empourpré, horriblement gonflé. Elle ne voyait là que le jeune et beau paysan, qui l'avait conduite à l'autel, par une belle matinée de juin...

— Maudit alcool! maudit alcool! cria-t-elle avec désespoir. Qu'as-tu fait de mon Paul?

On dut reconduire Julienne en voiture.

Et lorsque Ménard fut enterré dans le grand cimetière étranger, une femme et un enfant pleuraient auprès de la tombe.

* *
*

L'on était à la veille de Noël.

Et ce qui n'avait pas eu lieu depuis plusieurs années, arriva maintenant: il neigeait à la Noël.

La terre était couverte par l'immense tapis, qui scintillait sous la lueur de la lune et des étoiles.

Deci, delà, on remarquait une lueur filtrant par les petites fenêtres des fermes, où les paysannes faisaient des crêpes, destinées à régaler les invités.

D'autres villageois s'amusaient dans les auberges et plusieurs d'entre eux y passèrent toute la nuit, pour rentrer chez eux au matin, la tête lourde, pour y cuver leurs libations.

Le Clos-feuillu était désert et abandonné. Les nouveaux fermiers, aussi un jeune couple, — ne viendraient qu'à la nouvelle année.

Où était le temps, où, à la Noël, la mère Ménard rassemblait ses domestiques autour de l'âtre? A présent, la grande ferme avait un aspect spectral au clair de lune.

Pourtant, il y avait des êtres humains à proximité. Une femme et un enfant se trouvaient près de la porte. Qu'

est-ce qui attirait cette femme dans cet endroit? Qui cherchait-elle?

— Maman, j'ai si froid! gémissait l'enfant.

— Oui, nous continuons notre route... je te possède encore... je dois vivre pour toi... Si non, je voudrais mourir ici...

Le Clos-feuillu... c'est ici que ton père et ta mère ont été fermiers... c'est ici que j'ai cru être heureuse... Paul! Paul!... mais je t'ai pardonné toutes les souffrances, toutes les misères... C'est l'alcool... ainsi la femme parlait à part soi. Et furieuse, elle tendit le poing dans la direction d'une maisonnette, qu'elle savait être une auberge.

Le couple s'éloigna, Julienne — le lecteur l'a reconnue — tourna plusieurs fois la tête, comme si elle eut espéré qu'il y avait encore du bonheur dans la ferme abandonnée.

La neige craquait sous ses pas...

Le soir de Noël! Partout régnait la joie, mais il n'y avait plus de joie pour elle. Tout aurait pu être autrement.... mais il était trop tard. Sa Majesté l'alcool avait triomphé, et cherchait de nouvelles victimes.

— L'on défend de tuer... pourquoi laisse-t-on la boisson faire son œuvre? gémissait la malheureuse.

Elle rencontra deux hommes, dont l'un portait une étoile en papier.

— Des chanteurs de Noël! dit Julienne, lorsqu'ils se furent éloignés après avoir souhaité le bonsoir.

Et elle songeait au temps où les chanteurs venaient chanter à la ferme de son père, et où ils faisaient tourner leur étoile; et plus tard, au Clos-feuillu! Et maintenant!

Elle même n'était-elle pas une mendicante?



Tout à coup, elle tressaillit. C'est là qu'habitait son père. Julienne hésita... puis elle regarda son enfant, tremblante sous ses minces vêtements. Et vivement, elle prit la main de la petite, l'entraîna par le verger...

Elle frappa.

Fortin, comme poussé par un pressentiment, vint ouvrir lui-même.

— Julienne, Julienne! s'écria-t-il en sanglotant.

— Mon père....

Et la pauvre tomba dans les bras de son père. La mère accourut aussi. Et elle pleura avec sa fille.

Et au foyer de Fortin, le malheureux couple trouva réconfort et consolation.

Julienne et sa fille restèrent chez Fortin. Le Clos-feuillu était habité par d'autres. Paul se trouvait dans un cimetière étranger, où, après un temps déterminé, ses cendres seraient dispersées...

Et le démon de l'alcool poursuit son œuvre de destruction.

COLLECTION
NATIONALE

L. OPDEBEEK

Editeur — Anvers

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
LA MAISON MORTUAIRE	3
L'ENTERREMENT	7
LES DÉBUTS DE PAUL	12
PAUL NOURRIT DES PLANS AMBITIEUX	19
AMOUR MATERNEL	24
LES MACHINES	29
PAUL VEUT ÊTRE DÉPUTÉ	35
PAUL DEVIENT PÈRE	41
PAUL VEUT GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT	44
MORT DE LA MÈRE DE PAUL	53
PAUL EMPRUNTE	57
PAUL QUITTE LE CLOS-FEUILLU	60
PAUL EST FAIT PRISONNIER	66
LA FIN DE PAUL	69
